

UN SERMON ANGLICAN.

LETTRÉ ÉCRITÉ DE LONDRES AU RÉDACTEUR DE L'UNION CATHOLIQUE
Suite et fin.

Tout s'harmonise dans le Catholicisme, et les pratiques extérieures du culte sont merveilleusement insituées pour procurer à l'âme chrétienne ces pures émotions dont elle est avide. Le chapelain de S. M. la reine est loin de méconnaître cette influence du culte catholique. "Je ne dois pas passer sous silence, dit-il, la profonde impression qu'on fait sur beaucoup d'esprits par la solennité des offices religieux de l'Eglise romaine; un homme du monde observait et il exprimait ainsi les sentiments de beaucoup d'autres, que non seulement les accords des voix et des instrumens, mais la solennité imposante des cérémonies élèvent le caractère de la religion, et lui donnent un air de dignité et de majesté inconnu à toutes les églises réformées.

"Je n'examine pas, continue-t-il, si cette impression est bonne ou mauvaise; je cite seulement ces paroles pour montrer qu'elle est produite, et je constate le fait comme une des causes qui font que le Romanisme gagne du terrain parmi nous. Ces cérémonies peuvent être tournées en ridicule par quelques personnes, quoiqu'il faille avoir le cœur pervers (*radically bad*) pour se permettre de rire d'un acte religieux alors même qu'on ne l'approuve pas: le motif est toujours respectable, si l'action mérite le blâme. Mais que ces cérémonies soient ou non ridicules (ce qui, en vérité, est purement affaire d'opinion), l'impression qu'elles produisent sur les âmes pieuses est profonde...." Que de choses il y aurait encore à dire sur cette sévère condamnation de trois siècles de railleries! Il faut avoir le cœur pervers pour rire de notre culte? Et c'est cependant par le rire que le Protestantisme a éloigné de nous ses enfans! Mais n'admirez-vous pas comme moi, cette singulière hésitation du ministre d'un culte qui, après avoir constaté que l'impression produite par nos cérémonies fait perdre des fidèles à ce culte, n'ose prononcer si c'est une impression bonne ou mauvaise? Pour nous, nous n'éprouvons pas le moindre embarras à la déclarer bonne, de même que nous déclarons mauvaises toutes les séductions qui détachent de notre famille religieuse quelques uns de nos frères. Il n'est pas besoin de longs raisonnemens pour cela; il suffit d'être sincère et conséquent dans sa foi, et de croire, comme nous le croyons, à la magnifique indentité du bon, du beau et du vrai.

L'orateur, poursuivant son analyse des causes du progrès du Catholicisme en Angleterre, en aperçoit une nouvelle, qu'il développe longuement, dans les disputes théologiques et les divisions intestines du Protestantisme lui-même. Bien qu'il ne prononce pas une seule fois le nom de Puseyisme, on reconnaît aisément que pour sa part il est partisan de cette doctrine, sinon dans tous ses détails, au moins pour son esprit général qui est une sorte de réaction contre le libre examen et en faveur de la tradition. Il déclare que, pour l'interprétation de l'Ecriture, on doit s'en rapporter à la pratique traditionnelle des âges primitifs, tout en défendant la perfection de l'Ecriture, et nous ne verrions pas trop en quoi cette doctrine diffère de la nôtre, si le docteur chapelain ne se donnait la peine de nous apprendre "qu'au lieu de faire de cette manière usage de la tradition comme interprète, nous en faisons abus en niant la perfection de l'Ecriture, et en considérant la tradition comme une règle additionnelle de foi d'une autorité égale à celle de l'Ecriture elle-même." La distinction nous paraît probablement peu claire; sans doute M. Farguhar-Nook ne la trouve pas lui-même fort lumineuse, puisque c'est sur son obscurité qu'il appuie toute l'argumentation qui va suivre:—Logiciens plus rigoureux que lui, les latitudinaires, ou partisans du vrai principe protestant, de l'examen libre et individuel, ne comprennent pas mieux que nous cette distinction subtile; ils se font un jeu de briser ces entraves de la tradition des âges primitifs, bien faciles à rompre, en effet, quand il n'y a aucune autorité préposée à leur garde; ils démontrent le cercle vicieux dans lequel tombent ces Protestans, inconséquens à leur principe, qui invoquent encore la tradition, et ils proclament hautement que tradition, autorité, unité de foi, Catholicisme, en un mot, c'est l'Eglise romaine. Or, il arrive souvent qu'effrayés des conséquences de leur principe, qui les mène droit à l'incrédulité, les latitudinaires reconnaissent la nécessité de l'autorité; et alors, ce n'est pas à l'Eglise anglicane qu'ils vont en demander le bienfait: convaincus et repentants, ils accourent se jeter dans les bras de l'Eglise de Rome. Telle est la thèse soutenue par M. Nook, et que je ne fais guère qu'abrégé. "Les convertis du latitudinarisme, dit-il, sont les plus exposés à ce danger, et les Romanistes sont grandement aidés par ceux qui de-

meurent latitudinaires. L'assistance que Rome reçoit par là est très-remarquable. Quant à la doctrine, la prétention des Romanistes est de confondre le Catholicisme avec Romé, et, pour faire triompher cette prétention, ils trouvent de zélés auxiliaires dans les latitudinaires. Ceux-ci prêchent la papisme par l'opposition même qu'ils lui font." Et plus loin: Puisque beaucoup de personnes, qui repousseraient les innovations romaines d'une date relativement moderne, sont disposées à recevoir ce qui est ancien et catholique, il est évident que Rome voit sa cause grandement fortifiée, lorsque des Protestans viennent confirmer ce qu'elle avance, en sorte que ses plus violents adversaires peuvent la confondre avec le Catholicisme. Ici, je constate seulement un fait, je ne défends aucun système de doctrine. C'est un fait, que beaucoup de personnes, à tort ou à raison, sont prêtes à recevoir ce qui est catholique; et si une foule d'individus papistes et protestans, opposés sur tout le reste, s'accordent sur ce point, que Rome et le Catholicisme ne font qu'un, nous ne devons pas être étonnés qu'on finisse par le croire."

Ici se termine la première partie du sermon de M. Nook, consacrée à rendre compte des progrès du Catholicisme, et l'orateur s'écrie: "C'est ainsi que les Papistes sont parvenus à se placer sur un terrain plus avantageux que celui qu'ils ont jamais occupé dans ce pays depuis le temps de la réforme!" Parole solennelle, que nous recueillons avec joie! Vous comprendrez maintenant le mot suivant qui vient de m'être rapporté. Un membre irlandais du parlement, rencontrant dans un salon le prédicateur, lui dit après de vives félicitations sur son allocution récente: "Vous avez seulement oublié une des causes des progrès futurs du Papisme.—Laquelle, s'il vous plaît?—Votre sermon lui-même!," Et l'on ajoute que l'orateur parut fort déconcerté d'avoir prêté jusques-là une oreille complaisante aux éloges que lui décernait son interlocuteur inconnu.

—Au mois d'août 1842, dit l'Univers, l'empereur fit venir dans sa capitale les députés de chaque diocèse catholique, tant du royaume de Pologne que des autres provinces polonaises qui avant le partage de la Pologne constituaient une seule république. Le 4 sept., il les appela à Tzarskpe-Selo, château impérial, et leur tint ce langage:

"Mon intention, en vous appelant à Pétersbourg, est de vous mettre au fait de la manière dont se traitent les affaires de l'Eglise catholique en Russie et de vous faire connaître le collège catholique romain dont je suis parfaitement content. Ne supposez pas que je vous aie fait venir dans ma capitale avec des intentions hostiles à votre religion. Je vois qu'on veut accréditer cette opinion parmi vous. Non, je ne veux en rien nuire à la religion catholique, car je suis moi-même catholique, et bon catholique, grec, il est vrai, mais toujours catholique attaché de cœur et d'âme à la religion dans laquelle je suis né; je serais également attaché à la religion latine si j'étais né dans son sein. Mes intentions envers la religion et l'Eglise catholiques sont pures. Je vois très-bien jusqu'où s'étend mon pouvoir souverain et jusqu'où peut aller le gouvernement sans nuire à votre religion. Je ne veux absolument rien de ce qui pourrait faire tort à la religion catholique; mais je veux et j'ai voulu toujours cette obéissance et cette soumission que les sujets doivent à leur souverain, et je dois l'exiger d'autant plus, que Dieu lui-même vous le commande, lui à qui je rendrai un jour compte du bonheur des peuples qui me sont confiés. Cela vous est aussi ordonné par le chef de votre Eglise. Oui, vous ne devez pas ignorer que le pape exige que vous soyez obéissans et soumis à votre souverain. Le pape est mon ami; mais je regrette beaucoup que le Saint-Siège écoute trop facilement des rapports hostiles et mensongers sur les affaires de l'Eglise catholique romaine dans mes Etats. La dernière Allocution avec tout son Exposé est fondée sur de pareils rapports. Je sais qui en est l'auteur. Je connais cette personne. Je pourrais l'écarter; mais cela est au-dessous de ma dignité impériale et royale. Par cette voie, le pape ne fera jamais rien avec moi; il aurait dû à chaque occasion s'adresser directement à moi.

"Je ne veux pas qu'on réfute cet Exposé par des écrits publics, ce qui serait déroger à ma dignité; j'y ai fait répondre par une simple lettre.

"Soyez obéissans à votre souverain; car c'est à cette seule condition que je suis et serai toujours le protecteur de votre Eglise. Je le répète encore, si le clergé m'est soumis, il peut être sûr de mon entière protection, et je serai tout pour vous. L'Eglise catholique aurait croulé depuis long-tem-